

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **15 (1881)**

Heft 1

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} janvier 1881.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Histoire de mon merle.

J'ai eu pendant plusieurs années un merle qui m'a servi à faire des expériences sur la vitalité des oiseaux et leur penchant à l'imitation. Peut-être que le récit de ces expériences intéressera les lecteurs du Rameau de Sapin.

Un jour d'été, je parcourais avec mon chien les pâturages voisins de la Cibourg, qui dominent au Nord le vallou des Convers, lorsque mon attention fut attirée vers un bois de sapins plein de broussailles, par les cris de plusieurs corbeaux qui allaient et venaient en battant des ailes et en faisant grand tapage. Leurs mouvements et leurs allures annonçaient qu'il s'y passait quelque chose de particulier. J'entrai dans ce fourré et, avec l'aide de mon chien, je ne tardai pas à découvrir une nichée de jeunes merles, déjà en état de voler, auxquels les corneilles donnaient la chasse et qui n'auraient pas tardé à devenir leur proie. L'ardeur de ces flibustiers était si grande que ma présence parvint à peine à les intimider et que pour les décider à fuir, je dus pousser des cris et frapper avec ma canne sur les buissons. Pour se soustraire à leurs ennemis les jeunes merles s'étaient tapis dans l'herbe sous les ronces, les jeunes sapins, où ils couraient comme des rats.

Coute fois l'un d'eux, grièvement blessé, traqué par mon chien, se réfugia sous une pierre couverte de mousse, où il se laissa prendre sans difficulté. Le pauvre était tout en sang; outre plusieurs coups de bec dans le corps, il avait la peau du cou et de la tête en partie détachée et flottante, comme un scalp incomplet. Le laisser là c'était l'exposer à une mort certaine, mais il était en si pitoyable état, qu'en l'emportant je n'espérais pas le sauver.

Arrivé à la maison peu éloignée, où je passais mes vacances, chacun se récria sur ma capture: "Que ferez-vous de cela? il est aux trois-quarts tué; ce soir il aura rendu l'âme!" — "C'est égal, donnez-moi une cage pour le mettre à l'abri des chats, je vais tenter l'aventure." Je fis un premier pansement, en souvenir du bon Samaritain, avec un mélange d'huile, de vin rouge et de sucre pilé pour recoller la peau raménée sur les parties écorchées; on introduisit quelques gouttes de lait dans le bec du patient, on l'entoura d'une bonne couche d'ouate, et on le mit, tout frissonnant, dans la cage où il s'endormit.

À son réveil, on lui donna, au bout d'une bûchette, du pain trempé dans du lait. Le soir il respirait encore et paraissait dormir tranquillement. Le lendemain matin, chacun courut à la cage s'attendant bien à une catastrophe. Loin de là, le malade était perché sur son bâton et nous regardait comme un merle qui demande à déjeuner.

On ne le fit pas attendre. Au bout de peu de jours la peau était partout adhérente, les blessures fermées, l'oiseau sautait dans sa cage, prenait seul le pain et le lait contenus dans sa tasse, et avalait, en vrai glouton, les centaines de mouches que nous prenions au filet à la cuisine et à l'écurie.

J'étais aussi fier de cette guérison qu'un Dupuytren, ou un Nélaton après une cure miraculeuse qui leur vaut les applaudissements du monde entier, et mon merle me devenait d'autant plus cher que je l'avais ramené de ^{plus} loin. Aussi lorsque la fin des vacances arriva et qu'il fallut revenir à Neuchâtel, il ne fut pas question de laisser l'oiseau à la Cibourg ou de lui donner la liberté, c'était chose entendue qu'il faisait partie de la famille et qu'il devait passer l'hiver dans la capitale.

Les expériences auquel il fut soumis contribuèrent pour beaucoup à abréger les ennuis de la mauvaise saison : on essaya sur lui tous les genres de nourriture, pommes, poires, raisins, pain, chanvre, noix, viande hachée, hannetons, tout passait dans le gosier de ce glouton qui semblait posséder le pouvoir digestif et l'estomac formidable d'une autruche. De plus, bien qu'aucun indice n'indiquât son sexe, puisque son bec était noirâtre et son plumage brun, bariolé comme celui de sa mère, je m'appliquai avec patience à lui apprendre un air que je sifflais près de sa cage et que je répétais ainsi tous les jours durant une heure entière.

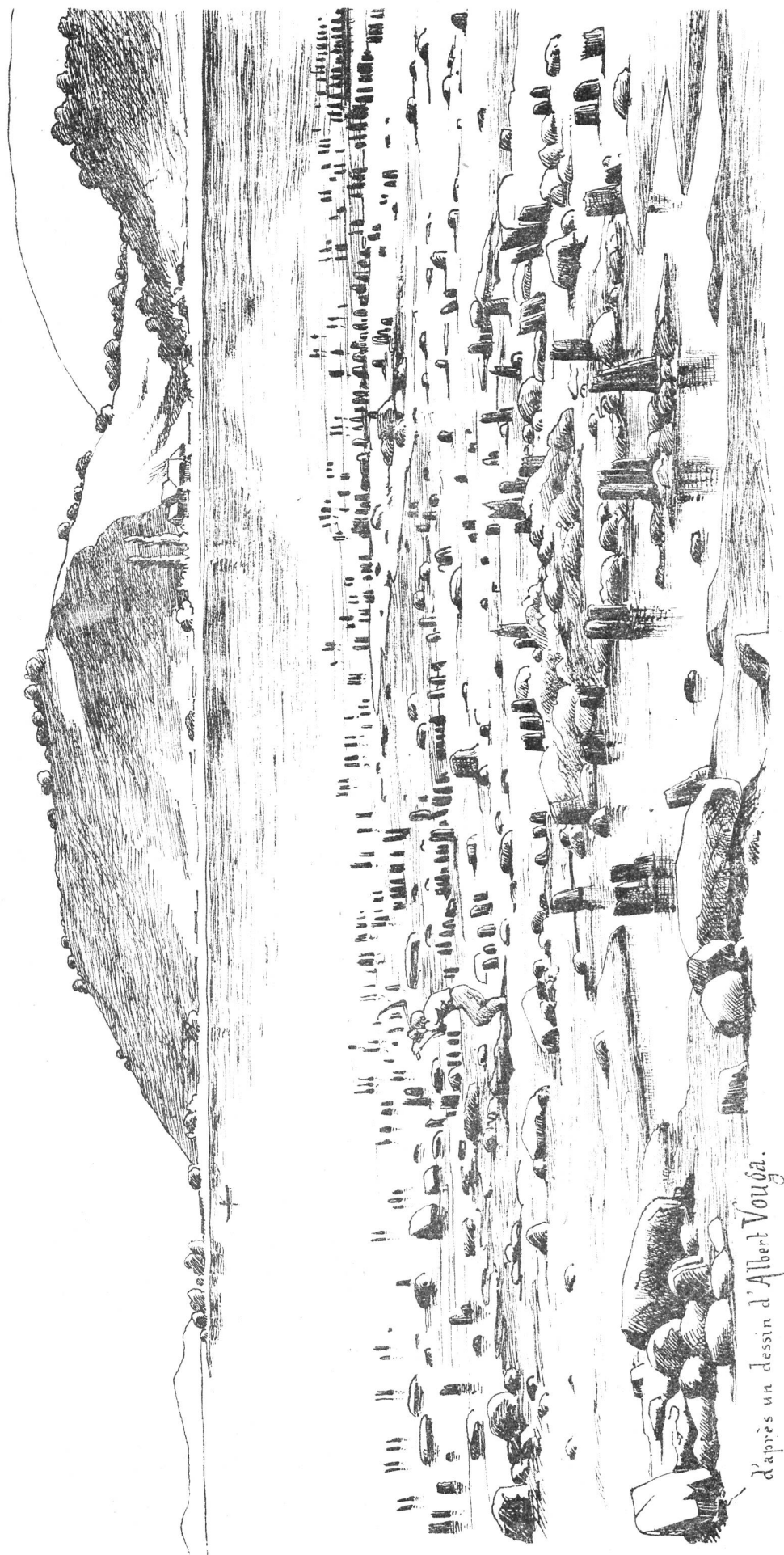
Les premières fois, il ne parut pas faire grande attention à mon ramage, il sautait dans sa grande cage d'un bâton à l'autre d'un air très affairé et avec la brusquerie qui distingue l'espèce ; mais peu à peu, il se laissa gagner par l'attrait de la mélodie, ou par le pouvoir invincible de cette répétition obstinée à laquelle il n'y avait pas moyen de se soustraire. Dès que je commençais à siffler, il se perchait sur le bâton le plus élevé de sa cage, et restait immobile et recueilli, roulé en boule, les plumes à demi hérissées, la tête dans les épaules, comme un oiseau empaillé. Le seul indice de vie était de temps à autre un léger frémissement de la queue. Il restait ainsi plusieurs minutes après que j'avais fini mon concert et ne sortait que peu à peu de l'espèce de léthargie où ma musique l'avait fait tomber.

(La fin prochainement)

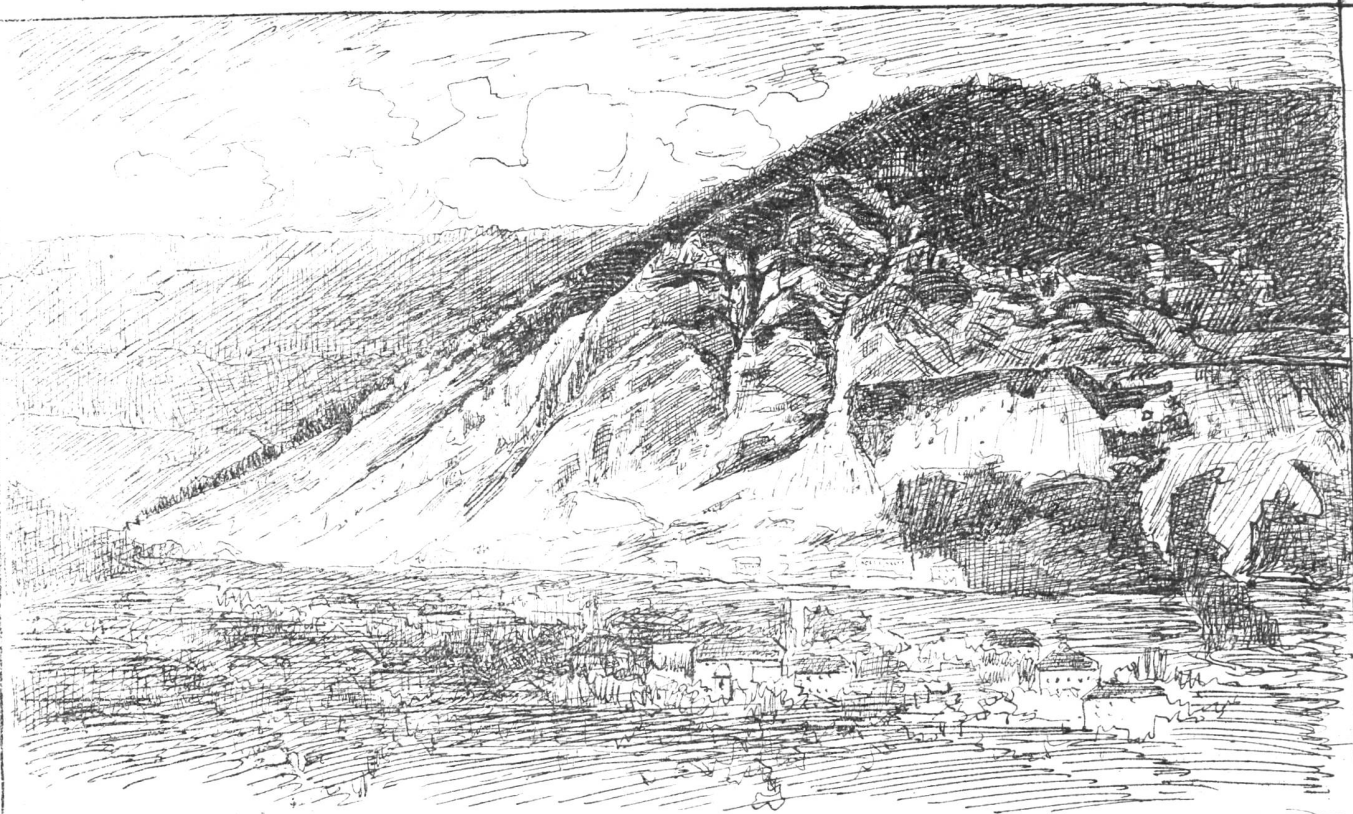
Louis Tasse.

Nous donnons ci-contre la vue de la station lacustre de l'âge de bronze, située dans la baie de Cortaillod. Elle est exondée depuis l'abaissement du niveau du lac.

STATION LACUSTRE DE L'ÂGE DU BRONZE, AU PETIT-CORTAILLOD (NEUCHÂTEL)



d'après un dessin d'Albert Vouga.



La Caroline.

Il y a beaucoup de Carolines dans le monde. Celle dont je veux entretenir aujourd'hui les jeunes lecteurs du Rameau de Sapin n'est point une grande dame étrangère, ni une riche et lointaine contrée ; c'est une pauvre côte aride et rocailleuse, une Arabie pétrée, une "Crau" escarpée, où la vipère se roule au soleil et fait son nid, où la chèvre agile et frugale va l'été parmi les cailloux roulants brouter quelques brins d'herbe desséchés. Malte, Brun, ni Reclus n'en disent mot ; aucune carte de géographie n'indique sa situation sur le globe.

Je puis heureusement réparer cette injustice. D'après Dufour et les calculs les plus récents, la Caroline est située sous le $46^{\circ} 54'$ degré de latitude Nord, $4^{\circ} 15'$ de longitude Est, méridien de Paris et à 745 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A ses pieds coule une rivière l'Areuse, et le chemin de fer traverse sa coiffure de rochers. Cet honneur lui a coûté cher ; elle a failli être engloutie, sous les débris entassés pour faire passage aux locomotives.

Non loin de là est un village assez gros et qui aurait pu être célèbre tout comme un autre. Mais la gloire se donne à qui lui plaît, et la raison n'est pas ce qui règle son choix. Or, dans ce village il y a un Musée, et une société du Musée, et dans la Société, un ami de la nature qui a pris d'elle l'horreur du vide et l'amour des plantes. Cette côte sénégalienne, en plein Tura lui faisait mal au cœur. (La suite au prochain Numéro).

Fleurier, novembre 1880.

Fritz Berthoud.